**Au Cœur du Black bloc (article en ligne: Street Press)**

**31 mars-** Les CRS font face à la tête de cortège. *« On était près de 800, habillés tout en noir »,* raconte Jonathan et Ahmad. Les projectiles commencent à voler. En réponse, les policiers sortent les gazeuses. Sauf que cette fois, le Black Bloc ne recule pas.  200 militants masqués chargent la police. Les coups pleuvent de part et d’autres. Deux policiers tombent à terre. Les hommes en noir se précipitent et leur arrachent leurs matraques.

*« C’était vraiment la honte pour eux. On a inversé le rapport de force. On a vu la peur dans leurs yeux… Ils se sont pris une branlée de fou. »*

**1er mai -**place de la Bastille. Les camions de la CGT balancent plein pot des chansons militantes tandis que la manif se met en place. En tête de cortège, ils sont plusieurs centaines, tout de noir vêtus. Ils lancent les premiers slogans *« Anticapitalista ! »* et *« Tout le monde déteste la police ».*

La manif se met en branle. En plein milieu de la foule, une poignée de militants profite du mouvement pour tirer leur attirail de leur sac à dos. Les cagoules noires doivent préserver leur anonymat. Les gants en cuir leur servent à se protéger des brûlures lorsqu’ils renvoient les grenades lacrymogènes mais aussi à *« éviter de laisser des traces ADN »,* précise Jonathan. Pour se protéger, ils utilisent aussi des lunettes de piscine. Pendant qu’ils enfilent leur tenue, des sympathisants se positionnent tout autour d’eux. Julie détaille :

*« Ils nous entourent afin de nous abriter des regards des flics pendant qu’on se change pour ne pas se faire choper. »*

Alors que le cortège s’engage Boulevard Diderot, une silhouette cagoulée s’approche tranquillement d’un abribus. D’un coup sec de *« marteau brise vitre »*. Immédiatement après, la silhouette noire réintègre la manif, et se perd dans la foule. La scène se répétera des dizaines de fois. Dans le viseur, tantôt un espace publicitaire, tantôt une banque ou une concession automobile.

*« Les médias, les politiques et les flics parlent de “casseurs” et de “terroristes” quand il s’agit du Black Bloc. Comme s’il s’agissait d’une violence totalement irrationnelle… En fait, on ne s’attaque qu’à des cibles économiques ou symboliques. Les banques, les assurances ou ce qui représente la violence de l’État par exemple. »*

Peu avant 16h, les CRS qui jusque-là encadraient le cortège se déploient en travers de la route. Plusieurs centaines de manifestants se retrouvent enfermés dans la nasse, pendant près d’une heure. Sous le soleil de plomb de ce premier mai, les esprits s’échauffent. Des projectiles volent en direction des forces de l’ordre. En réponse, ils gazent la foule. Margot, 20 ans, étudiante en sciences sociales est venue manifester contre la loi Travail :

*« Ce jour-là, j’ai été vraiment choquée par la violence de la police envers les manifestants pacifistes, comme moi. »*

Un tournant pour la jeune fille qui a maintenant rejoint le Black Bloc.

17 heures, les policiers ouvrent la nasse. Le cortège investit progressivement la place de la Nation. De l’autre côté de la place, Pierre et Marie, la cinquantaine, discutent avec leur belle-fille quand un jeune encapuché, foulard sur le visage, s’approche doucement :

*« Excusez-moi madame, vous devriez vous mettre à l’abri sur le côté, on va bientôt charger. »*

Juste derrière, une soixantaine de personnes se regroupent. Puis, comme un seul homme, ils s’élancent tel des gymnastes en direction des CRS. Arrivés à une vingtaine de mètres du cordon de police, ils balancent leurs projectiles. L’un d’eux utilise même **un lance-pierre.** Immédiatement ils se replient, tandis que s’envolent les premières grenades lacrymogènes. Les projectiles fumant qui atteignent le centre de la place sont renvoyés.

A l’arrière du front, on s’organise aussi. Une poignée de militants s’attaquent à un trottoir. Les morceaux de goudron rejoignent les poches des manifestants ou les caddies à munitions.

Près de l’avenue du Trône, un groupe en noir se replie sous l’œil des photographes, lorsque l’un d’eux s’effondre. Il aurait reçu un éclat de grenade de désencerclement au niveau du cou. Quatre mecs le saisissent par les bras et par les jambes. Au trot, ils le ramènent au pied de la statue où une équipe de Street Médics assure les premiers soins.

Ces manifestants, souvent casqués, munis d’un brassard décoré d’une croix rouge et d’une trousse de secours, font partie intégrante du *« cortège de tête »* mais ne participent pas aux affrontements. Jonathan se souvient qu’un de ses potes a eu la main *« gravement brûlée par un fumigène ».* Il est mal en point mais refuse d’aller se faire soigner à l’hosto, par peur de se faire choper à la sortie par des policiers.

*« Des manifestants ont pris des flash-ball dans la tête. Certains ont failli perdre un œil. Ça veut dire que les règlements ne sont pas respectés par la police. L’État laisse faire parce que ça permet de maintenir l’ordre par la peur. »*

De son côté, le **3 mai 2016**, le ministère de l’Intérieur déclare que près de 300 policiers et gendarmes ont été blessés en marge des manifestations contre la loi Travail.

Place de la Nation, tous ne soutiennent pas l’action radicale. Calé sur un camion, un syndicaliste démonte une sono quand un jeune en noir l’interpelle. Le ton monte et le quadra perché s’emporte:

*« Je suis éboueur, je ramasse tes merdes toute l’année. Je sors d’un mois de grève, alors ne me fais pas la leçon. Avec vos conneries, vous décrédibilisez le mouvement ! »*

Margot, lunettes de soleil, la trentaine et un drapeau CGT sur l’épaule, croisée à l’occasion d’une autre manif, s’agace de ces militants qui cherchent *« systématiquement »* l’affrontement avec les forces de l’ordre :

*« Ce sont des jeunes en manque de testostérone qui s’attaquent à tout et n’importe quoi ! Ça attise les tensions avec la police ! »*

Entre les jeunes les plus radicaux et les syndicats, le divorce est consommé. A l’occasion de la manif du **17 mai**, le service d’ordre syndical est même venu muni de matraques télescopiques. Objectif, empêcher les militants violents de se mêler au cortège syndical.

Après deux mois de manifs, la fatigue commence à se faire sentir sur les visages de Jonathan et Ahmad. Quand on les retrouve dans une brasserie parisienne, leurs traits sont tirés. Si les deux militants radicaux ont accepté de donner une interview, c’est dans le but d’expliquer leur démarche.  Ahmad explique:

*« Le Black Bloc, ce n’est ni une organisation, ni un parti, c’est juste une pratique qui réunit des gens le temps d’une mobilisation »*

  Jonathan, 28 ans ajoute : *« Le terme a d’ailleurs été inventé par les flics allemands dans les années 70 »,* complète Ahmad, 21 ans. Eux préfèrent parler de *« cortège de tête ».* Pour ces militants, les mobilisations menées par les syndicats ont montré leurs limites :

*« Faire descendre des milliers de personnes dans la rue et faire grève, on voit que ça ne suffit plus à faire fléchir le gouvernement. Les syndicats reprennent les mêmes rengaines depuis quarante ans sans jamais rien changer. »*

Dans leur groupe, la plupart sont lycéens ou étudiants et il y a presque autant de femmes que d’hommes :

*« Ceux qui disent que le Black Bloc c’est une affaire de testostérone disent n’importe quoi. C’est un mouvement où il y a pas mal de filles. Sur le pont d’Austerlitz, à un moment, c’était uniquement elles qui tenaient la banderole face aux flics… »*

Au fil du mouvement social, le *« cortège de tête »* s’est étoffé. Tous ses membres ne participent pas activement aux actions coups de poing mais se déclarent solidaires. Ahmad commente l’incendie de la voiture de police, le **18 mai** dernier :

*« Stratégiquement, ce n’était pas forcément productif mais il n’est pas question de condamner. D’autant que les policiers n’ont jamais vraiment été en danger. »*

Pour lui, le recours à la violence ne doit pas être systématique et n’est en aucun cas une fin en soi. Il reconnaît cependant qu’il existe chez certains une sorte d’attrait pour la castagne :

*« Quelques-uns vont en manif comme à un match de foot. L’équipe adverse, c’est les flics. »*

Selon Ahmad, l’enjeu est ailleurs :

*« La question n’est pas seulement d’avoir des milliers de personnes qui descendent dans la rue mais de savoir combien de personnes vont continuer à s’organiser après ce mouvement et penser une autre société. »*

Ce jeudi **28 mai**, nouvelle journée de mobilisation nationale contre la loi Travail. Le soleil cogne sur la place de la Bastille. La sono de la CNT crache inlassablement le même slogan. Pas une seule silhouette noire à l’horizon et les visages sont souriants, malgré un dispositif policier imposant. A 14h, lorsque les manifestants s’ébranlent et que surgissent des sacs les premières cagoules, une dizaine de membres du *« cortège de tête »* enfilent des tenues blanches et des cagoules rouges. Ils se positionnent à l’avant de la manif et brandissent une nouvelle banderole :

*« Pour l’unité, il faut des ennemis communs »*

Une manière de rappeler aux syndicats qui est l’adversaire. Jonathan complète : *« L’idée c’est aussi de briser les codes et d’interpeller ».* En tête de cortège, certains manquent à l’appel. *« Dans notre groupe, on a eu quelques interdictions de manif »,* explique Ahmad, qui refuse d’en dire plus de crainte, précise-t-il, que leur groupe soit trop facilement identifiable. Depuis le début du mouvement, plusieurs dizaines de militants se sont fait pincer, soit au cours des manifs, soit à posteriori. De nombreuses procédures sont en cours. Deux des incendiaires présumés de la voiture de la police sont en cabane.